



## KWAÏDAN (KAIDAN), MASAKI KOBAYASHI, 1964

---

Par Alexandrine Dhainaut, *lletaitunefoislecinema.com*, mars 2010

**Avec les quatre histoires onirico-fantastiques de *Kwaïdan*, Masaki Kobayashi frôle la perfection.**

*Kwaïdan* (littéralement « histoire de l'étrange », du « mystérieux ») rassemble quatre histoires de fantômes - *Les Cheveux noirs*, *La Femme des neiges*, *Hoïchi sans oreilles* et *Dans un bol de thé* -, empruntées au folklore traditionnel japonais et adaptées du recueil de Lafcadio Hearn, *Kwaïdan* ou *Histoires et études de choses étranges* datant de 1904. Œuvre titanesque qui s'étend sur plus de trois heures, le film a nécessité un an de tournage. Présenté à Cannes en 1965, il remporta le Prix spécial du Jury et fut nommé pour le Meilleur film étranger aux Oscars l'année suivante. D'une beauté formelle éblouissante, il a influencé des réalisateurs tels que George Lucas ou Francis Ford Coppola.

### **Bleu, blanc, rouge**

*Kwaïdan* est le seul film en couleur de Kobayashi et quelle couleur ! On doit le raffinement esthétique du film à une photographie époustouflante signée Yoshio Miyajima (déjà à l'œuvre dans *La Condition de l'homme* et *Hara-Kiri* de Kobayashi, mais aussi *L'Empire de la passion* de Nagisa Oshima), aux décors signés Shigemasa Toda (*L'Empire des sens* ou *Furyo* d'Oshima) et aux lumières sublimes. Malgré une mise en scène très théâtrale (le film a presque intégralement été tourné en studio), le rendu est loin d'être kitsch, au contraire, il est particulièrement signifiant.

Les quatre saisons représentées chacune par un sketch ont permis à ces messieurs d'exprimer tout leur talent lors de scènes en extérieur. La séquence de bataille à dominante rouge dans *Hoïchi sans oreilles* est absolument magnifique. La gravité d'une scène qui finira en massacre et en suicide collectif est renforcée par un ciel flamboyant aux traits rouges convulsifs. La couleur rouge est d'ailleurs omniprésente dans les quatre histoires. Il colore la rencontre dans un paysage au soleil couchant de Minokichi avec sa future épouse dans *La Femme des neiges*, signifiant la naissance de leur amour. Il est la lettre du soutra peinte au creux du dos et des mains du moine aveugle Hoïchi

pour se préserver des fantômes qui le font mourir à petit feu, il est aussi le sang qui coule de ses oreilles après qu'elles aient été arrachées. Le rouge vient ponctuer les plans et vectoriser le regard vers le centre de compositions au cordeau.

La couleur bleu souligne quant à elle le basculement d'une scène en pur cauchemar. La plus mémorable demeure celle de l'apparition de la Femme des neiges dans la cabane où se sont réfugiés les deux bûcherons. Tout à coup plongé dans une lumière bleue glaciale et grâce à un incroyable travail sur la lumière, le kimono blanc de la Femme des neiges irradie l'image. Le blanc, couleur du deuil au Japon, est ici annonciateur de mort puisqu'elle tuera le vieux maître de Minokichi dans une scène à « couper le souffle ».

### **Perversion et perversité**

Bien qu'étant clairement distincts (ils peuvent se visionner séparément), les quatre sketches traitent tous d'un passé qui vient hanter le présent des protagonistes, matérialisé par la figure du revenant rarement bienveillant. *Kwaïdan* illustre la persécution et la perversité de ces esprits : lorsqu'il retrouve le foyer conjugal en totale déréliction, le samourai des *Cheveux noirs* est poursuivi par la longue et maléfique chevelure noire de sa défunte qui se venge d'avoir été abandonnée. De même que le samourai de *Dans un bol de thé* découvre dans son bol le reflet d'un homme (nul ne dit pourquoi le fantôme le harcèle mais on comprend qu'il se venge d'un fait passé) avant de lui apparaître en chair et en os (le refoulé qui ressurgit) et lui fera perdre la raison. Hoïchi ne peut échapper aux fantômes qui réclament ses talents de conteur d'une épopée sanguinaire qui a causé leur perte. Et que dire de cette scène d'arrachage d'oreilles d'une violence sourde, que Kobayashi fait durer plus que de raison, renforçant ainsi l'acharnement qu'il subit ?

Mais nul besoin d'effusion de sang ou de scènes violentes pour prendre le spectateur aux tripes. Toute la tension de *Dans un bol de thé* ou *Les Cheveux noirs* tient dans cette cruauté, dans ce plaisir sadique de la persécution, ou comme le montre *La Femme des neiges*, dans l'imminence de la mort, véritable épée de Damoclès au-dessus de la tête de Minokichi, qui doit garder secrètes les circonstances de la mort de son maître. Ces scènes paroxystiques sont également accentuées par un score minimaliste magistral de Toru Takemitsu (à qui l'on doit la musique de *Ran* ou *Dodeskaden* de Kurosawa), qui par quelques notes de tambours, de gongs et de sons stridents, prend souvent le relais du jeu des acteurs pour délivrer des émotions ineffables. La bande-son la plus mémorable reste celle de la séquence finale des *Cheveux noirs* (remake de la fin de *Contes de la lune vague après la pluie* de Kenji Mizoguchi) autour des retrouvailles du samourai et de la femme qu'il avait répudiée. Dans un fantasme presque nécrophile, il découvre au petit matin le cadavre de sa femme à ses côtés et une chevelure qui se met à bouger. Pris de panique, il s'enfuit dans une maison en ruine dont le plancher cède sous ses pieds, tout en se décomposant littéralement, perdant brusquement sa jeunesse, ses cheveux, son souffle. Le tout dans un silence presque surréaliste. Le samourai se débat, frappe les murs mais aucun sons directs ne se laissent entendre. On ne distingue que quelques bruits de craquements à rebours de l'image et un son continu d'un violon angoissant. Anthologique.

Plus encore que de perversité, le film parle de perversion au sens propre du terme : faire changer en mal. En peinture, on dirait rabattre (action de foncer par le noir). Et Kobayashi annonce tout de suite la couleur : dès le générique, de l'encre noire, rouge ou violacée viennent corrompre l'eau transparente dans laquelle elles se diffusent. L'image est certes poétique mais elle renvoie surtout à l'aliénation des personnages, une perversion du quotidien : un corps familier qui devient tout à coup étranger. De ce point de vue, la transformation la plus exemplaire est la scène de révélation de Minokichi dans *La Femme des neiges*. Kobayashi montre une scène de vie conjugale banale. Lui

fabrique des tongs, elle coud un vêtement. Puis à la lumière d'une bougie, la ressemblance de son épouse avec la Femme des neiges apparaît soudainement à Minokichi. Il dévoile alors son secret et leur intérieur jusque-là chaleureux, avec ses tonalités chaudes, vire instantanément au bleu glacial. La Femme des neiges s'évanouira ensuite dans la forêt hantée par un œil menaçant après lui avoir laissé la vie sauve et avoir abandonné ses propres enfants. La séquence est d'une grande virtuosité tant dans les jeux de lumière que dans le montage, amenant crescendo vers l'inéluctable découverte.

*Kwaidan* nécessite une bonne dose de patience, les dénouements tardant parfois à arriver. Mais la lenteur des séquences ne saurait gâcher ce chef-d'œuvre méconnu, une expérience cinématographique rare.

---

Pour retrouver l'article original, cliquer [ici](#)